

Introduction

LE COMITE EDITORIAL

« J'ajouterais simplement que je ne sais pas si vous préférez discuter l'un ou l'autre de ces points ou si vous préférez m'écrire et m'aider à réparer mes torts en me permettant de rejoindre tous ces gens qui, à travers le monde, font un travail que j'ai volé, ou que j'ai simplement ignoré. Je ne promets pas de donner suite à tout, parce que je sais qu'une idée va me venir, et qu'elle est où je suis pour l'instant, et que je n'y peux rien. »

(Winnicott, 2000, p.29)

Il n'est pas si fréquent d'entendre les analystes émettre sur eux-mêmes ce genre de critique... Si ce n'est Bion, et son ironie aussi mordante que salutaire... Plutôt narcissiques sur les théories dont ils se réclament, ils en font plus volontiers des chasses gardées que des terres de partage. Ce que nous dit là Winnicott s'illustre dans son propos même : ainsi ces idées qui viennent, à l'image des pensées en attente d'un penseur dont nous parle Bion (1998), justement... Mais s'agit-il d'un « vol », à proprement parler, ou plus simplement de la nécessité de se nourrir de ce qui circule, de s'en ressaisir comme outil dans le décours de l'expérience ? Être psychanalyste contraint à un travail de la pensée qui ne peut trouver sa source que dans le monde ambiant, théorique ou simplement culturel, saisi dans sa diversité, sans pouvoir toujours en pointer l'origine. Notre psyché ne peut-elle s'enrichir d'autre chose que de la vie psychique qui l'entoure ? Winnicott se saisit d'un élément, puis le transforme, dans le prisme de sa manière d'être, en quelque chose qui lui devient propre, qui le caractérise. Les contemporains de Winnicott, ceux qu'il cite, mais aussi ceux qu'il ne cite, pas étaient de grands penseurs, d'autant plus méritant que les conflits qui les traversaient, ceux de l'âme comme ceux des idées, se sont parfois exprimés dans le temps d'un conflit bien réel celui-là, contexte de guerre, qui soulignait, si besoin était, la valeur des réflexions menées ; sa conception du repas théorique prend là une valeur métaphorique, chacun se trouvant, dans un monde riche en penseurs, plongé dans une fonction alpha, au sens de Bion (1962), qui active notre psyché, sans pour autant que la source émerge de manière consciente. Ce processus « d'innutrition » de fragments, de bribes, n'empêche pas Winnicott de cibler certaines critiques, en particulier autour du concept d'envie de Melanie Klein (Klein et Rivière, 1969) quand il se réfère à une élaboration systématisée. Créateur d'idées, il nous parle finalement d'une psyché en mouvement permanent, sans cesse revisitée par l'expérience, jamais figée, parfois paradoxale. Citons pour exemple l'objet transitionnel, qui ne saurait être un objet interne, bien que recréé dans l'omnipotence initiale par le bébé, donc nécessairement intérieur, sinon interne, au monde somato-psychique. Le paradoxe fait alors plutôt figure d'inachevé, la pensée poursuivant son chemin et laissant au lecteur le soin de reprendre la question, d'affiner les concepts, de les adapter :

« Je ne promets pas de donner suite à tout »

Parti de la pédiatrie, d'une observation fine des relations entre l'enfant et son entourage, en particulier maternel, Winnicott s'identifie aux éprouvés du bébé qu'il observe, à ses besoins, à ses souffrances.

Si les psychanalystes s'enferment volontiers dans l'abstraction, dans le langage et dans ses mots, bien en peine parfois pour laisser place aux messages corporels que l'enfant leur adresse, quitte à tordre les concepts en un néo-langage sophistiqué qui s'enroule sur lui-même, Winnicott accepte cette régression, se met à quatre pattes, fait ses *squiggles*, joue, réfléchit, accepte d'être là « réellement », corps et psyché confondus. Lui qui se voulait fidèle à Freud peut paraître parfois bien loin des modèles du père de la psychanalyse... Pourtant, ne peut-on penser qu'il s'agit d'une illusion, au même titre que le reproche qu'on lui fait parfois de ne pas faire de place au père : s'agit-il de l'absence de tiers séparateur ou du sentiment que Winnicott s'éloigne trop de l'orthodoxie freudienne ? Qu'il s'agisse en effet du passage du moi au non-moi, de la fonction de passage de l'objet transitionnel, de sa propre position d'observateur, la fonction tierce reste présente, comme allant de soi...Même chose d'ailleurs pour la mère suffisamment bonne qui est supposée avoir une psyché active, normalement adaptée et une vie de femme accomplie...Là encore, Winnicott avance sur le chemin qu'il choisit, considérant comme acquis, comme « dérobés » au monde des éléments qu'il intègre pour penser un peu plus loin, au plus près du miroir interne de son propre inconscient...C'est sans doute cette démarche particulière qui suscite autour de lui des réactions contrastées...Mais ne serait-elle pas, justement, le plus précieux cadeau de son apport ?

Plusieurs auteurs ont remarqué très justement que les découvertes psychanalytiques semblaient toujours correspondre à un aspect ou à un autre des difficultés ou des conflits rencontrés par leur découvreur. Freud a vécu sa petite enfance dans la promiscuité d'une famille nombreuse dont la fratrie était issue de plusieurs unions du père et qui connaissait d'importants écarts d'âge au point que son demi-frère aîné, Emanuel, était plus âgé que sa mère. N'est-ce pas cette situation particulière qui a attiré son attention très tôt vers la complexité de l'organisation familiale et la violence des forces qui l'animent au sein de la constellation œdipienne ? Melanie Klein a eu une mère dominatrice qu'elle ressentait comme un obstacle au développement de sa propre compétence maternelle au point qu'elle devait lui confier ses enfants pendant les nombreux épisodes dépressifs qu'elle fit au cours de sa vie de mère. Est-ce cela qui l'a conduite vers la découverte de l'envie et de la position dépressive centrale ? Et Winnicott ? La tradition nous en a laissé l'image d'un personnage favorisé dès l'enfance qui semble n'avoir connu que des traumatismes mineurs comme cette fracture de la clavicule qu'il citait comme ayant été à l'origine de sa vocation de médecin. En fait les choses sont moins simples et ses biographes (Kahr, 1996 ; Rodman, 2008) nous ont éclairés sur le parcours de ce psychanalyste qui tient une place si particulière dans l'histoire de sa discipline.

Donald Woods Winnicott (1896-1971) est né à Plymouth en Cornouaille britannique, dans une famille de la bonne bourgeoisie. Son père, commerçant aisé fut à deux reprises maire de la ville ; il fut anobli (*Knighthood*) par le roi Georges V, ce qui lui donnait le droit de se faire appeler « Sir Winnicott ». Le petit Donald était le dernier de la fratrie, il avait deux sœurs aînées. Son père, très absorbé par ses affaires et ses tâches administratives, n'avait que peu de temps à lui consacrer. Aussi vivait-il entouré de femmes, ses « mères » comme il les appelait, outre ses deux sœurs, sa mère, sa nourrice et de nombreuses domestiques féminines. Il est tentant de penser,

comme nous le disent ses biographes, que cet entourage féminin a attiré son attention, plus que pour la moyenne des garçons de son époque, sur le psychisme maternel, son rôle, ses qualités et son importance. C'est tardivement qu'il s'est davantage intéressé au rôle du père, sans doute influencé par son expérience thérapeutique auprès de jeunes garçons délinquants ou psychotiques, dont il avait recueilli certains à son domicile, confronté aussi à la grande frustration de n'avoir pas lui-même de progéniture.

Mais, les déterminants de notre psychisme, surtout dans sa partie inconsciente, ne sont jamais réductibles à des circonstances concrètes. Ce sont les relations humaines qui comptent avant tout. Winnicott insistait tout particulièrement sur cette évidence. Qu'on se souvienne de sa célèbre tirade « *there is no such a thing as a baby...* », que l'on traduit en français par « un bébé, ça n'existe pas... », à quoi il ajoutait qu'il y a nécessairement une présence auprès de lui, un regard porté sur lui ; il ne vivrait pas sans cela. L'expérience des enfants séparés de leur famille pendant la seconde guerre mondiale ou des orphelinats misérable du régime de Ceaucescu en Roumanie communiste sont venues confirmer tragiquement ce cri du cœur du psychanalyste qui s'était étonné lui-même de l'avoir proféré au cours d'un débat à la Société Britannique de Psychanalyse. Il parlait aussi de « mère-environnement » pour désigner ce rôle dévolu à la mère ou à son substitut dans les tout premiers stades du développement psychique : c'est le partenaire du bébé qui est son environnement, beaucoup plus que les murs de sa chambre ou les barreaux de son lit ; ou plutôt il ne distingue pas ces éléments concrets de l'environnement des aspects vivants de son entourage maternel. On sait que les enfants autistes vont avoir tendance à réduire leur environnement à la matérialité de ce qui les entoure, alors qu'un bébé qui se développe normalement va au contraire prêter à l'environnement concret des qualités libidinales et émotionnels qu'il a puisé dans la relation à sa mère. C'est là toute la question des objets et des phénomènes transitionnels.

Or, la mère de Winnicott était sans doute profondément déprimée. Un poème bouleversant, qu'il écrivit à l'âge de 67 ans, en 1963, semble nous dire ce qu'il a vécu auprès d'Élisabeth Winnicott, sa mère. Il a pour titre « *The Tree*¹ ». En voici, un extrait :

« Mère est en bas à pleurer
à pleurer
à pleurer
C'est ainsi que je l'ai connue
Un jour allongé sur son giron
comme maintenant sur l'arbre mort
J'ai appris à la faire sourire

¹ L'arbre

à arrêter ses larmes
à la déculpabiliser
à remédier à sa mort intérieure

Lui donner vie était ma vie » in Rodman, 2008, p. 370)²

On comprend mieux dès lors sa préoccupation concernant les relations mère/enfant, sa définition de la mère « suffisamment bonne » (*good enough mother*) que l'on a trop souvent pris en France pour une idéalisation de la figure maternelle, alors que « *good enough* » en anglais signifie « passable », « peut convenir », sans plus. On comprend aussi son souci de l'intégration du psychisme à partir d'un état non-intégré et sa remarquable description du *faux self* comme résultat d'une adaptation forcée de l'enfant à son entourage plutôt qu'une adaptation de l'entourage à l'enfant.

Winnicott racontait lui-même que sa vocation de médecin lui était venue à la suite d'une fracture de la clavicule qui l'avait obligé à s'en remettre aux mains de chirurgiens et qu'il avait mal supporté cet état de dépendance. Il pensait que la seule façon de ne pas se retrouver dans un tel état vis-à-vis du corps médical était de devenir lui-même médecin. Ce souvenir sonne comme un « souvenir écran ». À l'évidence le problème était moins l'événement en lui-même que sa signification symbolique. Il servait sans doute au jeune fracturé à représenter une dépendance qu'il ne vivait pas comme rassurante mais tout au contraire aliénante. N'a-t-il pas, par la suite, décrit l'évolution de l'enfant comme le conduisant de l'état de dépendance absolue à l'indépendance en passant pas une étape de dépendance relative ? Comment échapper à une dépendance qui aliène au lieu de soutenir et d'accompagner ? Le jeune Donald semblait manquer de l'appui paternel qui l'aurait sorti du giron de sa mère où il se sentait emprisonné comme dans un *claustrum*.

Au début de sa 14^{ème} année, il eu l'heur de prononcer devant son père un gros mot. Sir Winnicott s'en offusqua et jugea qu'il était temps d'envoyer son fils, qui selon lui avait de mauvaises fréquentations, recevoir une bonne éducation loin de la famille et du gynécée qui l'entourait. Donald partit à Cambridge dans un collège réputé. Il semble avoir vécu cet éloignement comme une délivrance, à l'opposé du petit Wilfred Bion (2014) qui à l'âge de 8 ans dû quitter ses Indes natales pour devenir interne dans une *Public School* britannique ce qu'il vécut comme un changement catastrophique. Winnicott gagna sans doute dans cette émancipation le goût de l'indépendance qui l'empêcha par la suite d'adhérer à une école psychanalytique plutôt qu'à une autre.

On se souvient des célèbres « Controverses » (King & Steiner, 1991) qui se déroulèrent à Londres de 1941 à 1945 et qui opposèrent le clan de Melanie Klein à celui d'Anna Freud. Winnicott ne prit part que de loin aux discussions. Il était titulaire de la Société Britannique de Psychanalyse depuis peu. Mais au terme de ces controverses, il refusa de s'inscrire dans l'un des deux camps opposés : le camp

² *Mother below is weeping – Weeping – Weeping – Thus I knew her – Once, striched out on her lap – AS NOW ON DEAD TREE 6 i LEARNED TO MAKE HER SMILE 6 To stem her tears- To undo her guilt – To cure her inward death – To enliven her was my living.*

kleinien et le camp néo-freudien. Il devint une des figures de proue du *Middle Group*, qui fut appelé plus tard « Groupe des Indépendants ». Il semble que ce soit essentiellement cet esprit d'indépendance qui l'écarta de Melanie Klein que, par ailleurs il admirait profondément pour ses avancées dans l'exploration de l'inconscient.

Le parcours analytique de D. W. Winnicott mérite que l'on s'y arrête. C'est en 1923, à l'âge de 27 ans, juste après son premier mariage, que Winnicott commença une première analyse avec James Strachey qui avait été analysé par Freud lui-même. Il resta 10 années en analyse avec Strachey, ce qui pour l'époque était considérable. Très admiratif de Melanie Klein, qu'il avait eu comme superviseur, il lui aurait fait une demande d'analyse personnelle qu'elle n'aurait pas acceptée parce qu'elle voulait lui confier son propre fils, Erich. Elle aurait même voulu superviser l'analyse de son fils faite par Winnicott ! Ce qu'il refusa. Melanie Klein l'aurait orienté vers Joan Rivière avec laquelle il fit une analyse de près de 5 ans. .

Ce fut-là, semble-t-il, le début d'un long malentendu entre Winnicott d'un côté, Melanie Klein et ses élèves de l'autre, malentendu douloureux et paradoxal qu'il serait trop facile de réduire à un seul facteur. On peut dire que les kleiniens reprochaient à Winnicott de confondre plus ou moins les personnages réels de l'histoire du sujet, notamment la mère, avec l'imgo interne correspondante, tandis que Winnicott reprochait à Melanie Klein de ne pas tenir compte de la mère réelle et des relations entre l'enfant et sa mère dans la genèse de son psychisme et de ses conflits internes. Nous reviendrons dans un prochain numéro du Journal de la psychanalyse de l'enfant sur cette divergence de point de vue, qui nous paraît poser des problèmes essentiels et qui traverse en fait la totalité du développement de la psychanalyse depuis Freud.

Winnicott restera toute sa vie humilié de n'avoir jamais été reconnu par Melanie Klein comme appartenant au cercle étroit de ses proches disciples qui formaient à Londres le *groupe des kleiniens*, opposé au *groupe des néo-freudiens* et distinct du *groupe des indépendants*. On sent, derrière la querelle théorique la volonté farouche de Winnicott de ne se plier à aucune emprise qu'il semblait avoir en horreur, au point de lancer des attaques virulentes lorsqu'il s'en sentait menacé, quitte à regretter ensuite un excès de franchise et d'agressivité.

C'est très largement cette indépendance d'esprit dont nous sommes redevables à Donald Woods Winnicott, dans un monde psychanalytique traversé par les allégeances serviles, les maîtres à penser, les clans et les querelles dogmatiques. Il illustre, plus sans doute que tout autre théoricien, le courage d'affirmer sa propre pensée, sa conviction intime, ses choix personnels. Il s'inscrivait, certes, dans la filiation de Freud, et aussi dans celle de Melanie Klein, mais dans une filiation vivante et non dans une soumission servile. La créativité de l'esprit humain était pour lui d'une importance cruciale, dès le début de l'existence. Elle était la condition pour développer un sens de la réalité et de la vérité. L'objet ne devient réel que s'il est *trouvé/créé*, d'où la nécessité d'un environnement qui permette cette aventure au limite du paradoxe. Loin de l'enfant gâté qui aurait tout reçu en héritage, il nous apparaît comme un lutteur infatigable qui eut en permanence à créer l'environnement dont il avait besoin pour vivre et progresser, depuis une enfance vouée à prendre soin

d'une mère déprimée, jusqu'à une vie matrimoniale longtemps décevante et une maladie terminale longue et douloureuse.

C'est dans cet aspect créatif que Winnicott nous semble d'une actualité toujours renouvelée, à notre époque où notre discipline est attaquée de toutes parts, où la préoccupation pour le monde interne est en butte à une technicité triomphante et où les avancées de la psychanalyse sont déniées au nom d'une conception réductionniste de la science. Il paraît urgent que nous entendions la leçon qu'il nous donne, alliant modestie et audace pour défendre, au bénéfice des enfants, des adolescents et de leurs familles, les acquis de la psychanalyse et pour témoigner des progrès qu'elle ne cesse d'accomplir.

Nous sommes fiers de publier dans ce volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* trois textes inédits de Winnicott, traduits par Jean-Baptiste Desveaux³. Nous remercions vivement les éditions Gallimard, détentrices des droits de traduction de ces textes, de nous avoir autorisés à les publier. Le reste du volume contient les contributions des meilleurs winnicottiens du moment qu'ils soient français ou étrangers. Nous laissons le lecteur découvrir peu à peu la richesse de leur pensée, illustration de la fécondité de l'apport irremplaçable de Donald Woods Winnicott.

Le Comité éditorial.

Bibliographie

- Bion W. R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, trad. F. Robert, Paris, Puf, 1979
- Bion W. R. (1998), *Pensées sauvages, pensées apprivoisée*, Larmor Plage, Éditions du Hublot.
- Bion W. R. (2014), The long weekend 1897-1919: Part of a life, *In The complete works of W. R. Bion*, C. Mawson (ed.), London, Karnac.
- Kahr B. (1996), *A biographical Portrait*, London, Karnac Books.
- King P. & Steiner R. (1991), *The Freud-Klein Controversies*, London/New York, Tavistock/Routledge.
- Klein M. & Rivière J. (1969), *Envie et gratitude*, trad. A. Stronck, Paris, Payot..
- Rodman E. R. (2008), *Winnicott, sa vie, son œuvre*, trad. D. Faugeras et S. Hermelin, Toulouse, Érès.
- Winnicott D. W. (2000), *La crainte de l'effondrement*, Paris, Gallimard.

³ Un quatrième texte, également traduit par Jean-Baptiste Desveaux, sera publié dans le prochain volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* consacré au « transitionnel dans la cure ».